



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

**Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Alain DESREUMAUX,
Jacob THEKEPARAMPIL, *Recueil des inscriptions
syriaques, t. I, Kérala***

Jean-Baptiste Yon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/872>
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 455-457
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Baptiste Yon, « Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Alain DESREUMAUX, Jacob THEKEPARAMPIL, *Recueil des inscriptions syriaques, t. I, Kérala* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 23 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/872>

Zbigniew T. FIEMA & Jaakko FRÖSÉN (dir.), *Petra. The Mountain of Aaron. The Finnish Archaeological Project in Jordan I. The Church and the chapel*, Societas Scientiarum Fennica, Helsinki, 2008, 25 x 33,3 cm, 447 p., 323 fig. n/b, 69 fig. coul. ds t., 45 tabl. 1 pl. h. t. en portefeuille, ISBN : 978-951-653-364-6.

Au sud-ouest de la ville de Pétra se dresse le Jebel Harun que signale de loin un petit lieu saint musulman, objet de la ferveur des habitants de la région. L'ancienneté du culte d'Aaron, qu'attestaient déjà divers récits de pèlerins et d'historiens des croisades — certains parlent de deux moines qui vivent là pauvrement — a trouvé une brillante confirmation avec la fouille, sur la terrasse sud située immédiatement au pied du weli, d'un ensemble monastique dont sont publiés ici l'église et la chapelle qui lui est accolée. La mission finlandaise donne ici une publication exhaustive et luxueuse, où sont abordées toutes les questions que soulève la fouille d'un tel ensemble. On ne détaillera pas ici les chapitres consacrés à la présentation du matériel archéologique, mais ils fourniront d'utiles parallèles à ceux qui travaillent sur des chantiers de même période dans le Négev ou en Transjordanie méridionale, notamment pour la céramique et le verre. Une mosaïque a été mise au jour dans le narthex, portant diverses scènes de chasse ou d'animaux d'allure très classique. Comme il arrive très souvent, les figures ont été volontairement défoncées sans que l'on puisse décider s'il s'agit des conséquences de l'iconoclasme chrétien ou musulman. L'absence d'inscription dédicatoire ne facilite pas sa datation, pour laquelle des parallèles se trouvent néanmoins à Madaba ; B. Hamarneh et K. Hinkkanen, qui ont été chargées de son étude, proposent une datation entre 530 et la période 574-589, plus vraisemblablement dans la seconde moitié du VI^e s. Les fragments d'inscriptions grecques ne donnent, sauf une ou deux,

aucun sens suivi. Certes, on reconnaît sans doute le nom d'Aaron, la fin de verbes de consécration, mais ne sont complets qu'un chrisme (n° 10) et une citation du psaume 29.3 (n° 12). Aux inscriptions gravées, s'ajoutent des inscriptions peintes, dont une citation du psaume 91.4-7 (n° 15).

L'église monastique Saint-Aaron s'inscrit dans un ensemble régional que les fouilleurs ont soigneusement scruté afin de repérer parallèles et différences. Naturellement, la découverte il y a plusieurs années des églises de Pétra facilite les comparaisons, mais, comme le souligne Zb. Fiema dans sa conclusion, on est à l'évidence dans des contextes différents. Entre l'église de la communauté de Pétra et l'église monastique, lieu de pèlerinage, du Jebel Harun, les besoins et les fonctions ne sont pas les mêmes. Certes, on y découvre les mêmes lacunes dans le soin mis à la décoration, la même relative indifférence aux finitions extérieures, les mêmes aménagements liés au développement du culte des saints et des martyrs, mais, alors que les églises de Pétra n'ont pas été relevées après l'incendie qui les ruine à la fin du VI^e s., preuve qu'elles n'avaient plus de réel usage, l'église monastique du Jebel Harun survit, malgré des démolitions partielles, pour abriter moines et pèlerins. Du coup, bien que le site n'ait à peu près rien livré de l'époque des croisades, il est vraisemblable que les visiteurs n'ont pas affabulé et que les deux moines signalés par les visiteurs occupaient la chapelle annexe, partiellement conservée tardivement.

Maurice SARTRE

Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Alain DESREUMAUX & Jacob THEKEPARAMPIL, *Recueil des inscriptions syriaques, t. I, Kérala*, Académie des inscriptions et belles-lettres, Diffusion De Boccard, Paris, 2008, 248 p., 154 ill. dont 4 en couleurs, ISBN : 2-87754-208-1.

Quand l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous l'impulsion d'Ernest Renan, lança le 17 avril 1867 le vaste projet de *corpus* des inscriptions sémitiques (*Corpus inscriptionum semiticarum*), celui-ci était prévu pour « contenir tous les textes anciens en langues sémitiques, écrits en caractères sémitiques » entre la fin du II^e millénaire et les premiers siècles de

notre ère jusqu'à l'Hégire. L'épigraphie akkadienne, qui forme un domaine particulier, ne faisait pas partie du plan proposé, mais plus curieusement le syriaque, pourtant bien attesté avant l'Hégire, n'était pas non plus explicitement inclus dans la deuxième partie qui comprenait les inscriptions araméennes¹.

1. Le plan prévu était le suivant : *Pars I.* Inscriptions phéniciennes, puniques et néo-puniques. *Pars II.* Inscriptions araméennes, palmyréniennes et nabatéennes. *Pars III.* Inscriptions hébraïques. *Pars IV.* Inscriptions himyarites et sabéennes. *Pars V.* Inscriptions saracéniennes, lihyanites, safaitiques et thamoudéennes. La troisième partie n'a jamais été entamée, à la

Par nature, les *corpus* ne sont pas exhaustifs et sont toujours en retard sur la recherche, et l'épigraphie araméenne, telle qu'elle est représentée dans le *CIS*, ne fait pas exception : il suffit de comparer les 723 inscriptions palmyréniennes du *corpus* paru avant la seconde guerre mondiale (n° 3901-4624) aux plus de 3 000 numéros recensés dans le recueil de D. R. Hilbert et E. Cussini (*Palmyrene Aramaic Texts*, Baltimore) en 1996. On sait aussi comment, très vite, pour pallier les lenteurs et les difficultés inhérentes à la tâche, le *Répertoire d'Épigraphie sémitique* fut créé afin de présenter plus rapidement les nouvelles découvertes. Plus tard, après l'abandon du *CIS* dans sa forme primitive furent créées de nouvelles collections plus modestes consacrées aux inscriptions sud-arabiques (*Corpus des Inscriptions et Antiquités sud-arabes* et *Inventaire des Inscriptions sudarabiques*).

Il manquait donc toujours une collection consacrée au syriaque, avant que le projet ne soit lancé par A. Desreumaux et A. Palmer au début des années 1990. Il a depuis reçu le soutien de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et, sous la direction d'A. Desreumaux et de Fr. Briquel-Chatonnet, le programme est maintenant bien lancé, puisque après un volume d'études générales sur les différents domaines géographique², le t. I est donc paru à la fin de l'année 2008, et d'autres volumes (dont celui sur les inscriptions d'Iraq, par A. Harrak) sont d'ores et déjà annoncés.

On signalera également qu'un projet connexe, mais explicitement lié, a fourni en 1999 un volume consacré à l'ancêtre immédiat du syriaque, qu'on appelle par commodité « araméen édessénien » (ou « old Syriac » en anglais). En effet, l'ouvrage de H. J. W. Drijvers et J. F. Healey est explicitement présenté comme une contribution au projet mené par

A. Desreumaux et Fr. Briquel-Chatonnet³, même s'il regroupe des inscriptions qui forment une catégorie bien à part de l'ensemble communément désigné comme « syriaque » (inscriptions païennes, état ancien de la langue).

L'épigraphie syriaque du Kérala émane d'une communauté très marginale par rapport au monde syriaque « classique ». Le paradoxe est donc que la collection débute par un volume consacré au monde indien, et à des inscriptions dans leur immense majorité très récentes. Comme le notent les éditeurs, des textes syriaques continuent encore de nos jours à être gravés au Kérala (p. 26 ; voir par ex. Ayamkudy 2 datée de 1998) et il n'est pas douteux que l'intérêt nouveau porté à cette épigraphie concourt à la vitalité de sa pratique.

Précédé d'une introduction détaillée (historique et épigraphique), le catalogue rassemble une centaine d'inscriptions inédites (une seule était précédemment connue⁴) qui renseignent sur la vie et la culture des communautés chrétiennes de cette province du sud-ouest de l'Inde (syro-malabare, syro-orthodoxe, syro-malankare et syro-orientale). Les textes sont illustrés (photos et parfois calques), transcrits dans une police (syriaque) normalisée (estrangela, serto ou écriture syro-orientale de forme « kéralaise »⁵) de même style que l'original, et suivis d'une traduction et d'un commentaire épigraphique, philologique et historique. Le classement adopté, par localités (classées elles-mêmes dans l'ordre alphabétique) et par numéro d'ordre au sein de la localité, est évidemment « ouvert », ce qui facilite les ajouts, mais ne rend pas la consultation et les comparaisons très aisées.

Plusieurs points d'intérêts sont à signaler, comme la présence d'une inscription bilingue palhevi (moyen perse)-syriaque (Kottayam 1), qui

différence des quatre autres, publiées entre 1881 et 1962 (même si, depuis, deux *corpus* consacrés à l'hébreu ancien ont paru dans les années 1990). Pour l'état de la bibliographie et les progrès réalisés depuis les différents volumes du *corpus*, on se reportera principalement à Fr. BÉRARD, D. FEISSEL *et al.* (éd.), *Guide de l'épigraphiste*³, Paris, 2000, ainsi qu'aux différents suppléments parus depuis lors (http://www.antiquite.ens.fr/publications/guide_fr.htm).

2. F. BRIQUEL-CHATONNET, M. DEBIÉ & A. DESREUMAUX (éd.), *Les inscriptions syriaques (Études syriaques 1)*, Paris, 2004.

3. *The Old Syriac Inscriptions of Edessa and Osroene. Texts, Translations and Commentary (Handbuch der Orientalistik I, 42)*, Leyde/Boston/Cologne, 1999, p. vii : « This book is a by-product of a larger CNRS-sponsored project under the direction of M. Alain Desreumaux and Mme Françoise Briquel-Chatonnet aimed at producing a complete and systematic corpus of all Syriac inscriptions. We were given the particular task of dealing with the pre-Christian Syriac inscriptions and the present volume is the first step. »

4. Kottayam 1, et non 2, malgré ce qui est écrit p. 22, n. 10 et p. 26.

5. Comme ailleurs, l'écriture est fonction de la communauté concernée, estrangela pour les plus anciennes inscriptions de la tradition syro-orientale et pour l'Église apostolique de l'Orient, syro-orientale pour l'Église syro-malabare, serto pour l'Église syro-occidentale. L'écriture orientale kéralaise est tout à fait déroutante pour un syriacisant « classique » (voir par ex. la belle photo couleur de Mannanam 2, p. 32). Le dédale des appartenances communautaires est d'ailleurs difficile à suivre, puisque toutes les communautés ont connu scissions, fusions et rattachements aux grandes églises occidentales et proche-orientales depuis au moins l'arrivée des Portugais au xvii^e s.

est en même temps sans doute la plus ancienne du *corpus* (xvi^e s. ou postérieure)⁶. D'autres inscriptions utilisent également un garshuni malayalam dans lequel l'écriture syriaque (enrichie) transcrit la langue locale, langue pour laquelle on trouve aussi l'écriture locale, dérivée des écritures indiennes classiques. Le multilinguisme est d'ailleurs un trait courant dans ces communautés, puisqu'on trouve aussi bien des bilingues malayalam-syriaque que syriaque-anglais (Chengannur 1) ou syriaque-latin (Kaduthuruthy 2)⁷. Deux inscriptions sont datées de la fin du xvi^e s., mais le *corpus* dans sa majorité date des xix^e et xx^e s. et donne peu de renseignements de caractère historique.

Même s'il paraît étranger aux domaines habituels de la revue *Syria*, l'ouvrage est néanmoins d'un grand intérêt, non seulement parce qu'il inaugure une collection amenée à intéresser au plus haut point les spécialistes de l'Orient, antiquisants aussi bien que médiévistes ou modernistes, mais aussi par les lumières qu'il jette sur une région méconnue, dont les liens avec l'Orient, y compris aux époques hellénistique et romaine, sont importants⁸. C'est de ce point de vue, dans les parallèles possibles avec les périodes plus anciennes, que les lecteurs de *Syria* tireront le plus de profit de ce catalogue d'inscriptions.

Comme on le sait, les communautés chrétiennes d'Inde remonteraient à l'évangélisation faite par Thomas au ii^e s. de notre ère. Pourtant, et le cas est pratiquement semblable pour les communautés juives, presque toute la documentation disponible date au mieux du xv^e ou du xvi^e s., c'est-à-dire de l'arrivée des Européens (principalement des

Portugais) à la Renaissance⁹. La volonté de « latiniser » et de détacher les communautés de l'Église dite « nestorienne » conduisit à la disparition des documents plus anciens. L'existence de liens au xix^e s. (Kothamangalam 5, Rakkad 1) entre la Haute Mésopotamie (Tūr 'Abdīn, Urfa) et certaines églises montre également que, parmi les chrétiens, certains voulurent renouer avec les communautés proche-orientales, ce qui explique l'appel au patriarche syro-orthodoxe d'Antioche. Il est difficile de faire la part de ce qui est une simple création de liens depuis longtemps rompus ou au contraire la poursuite de liens qui existaient réellement depuis l'Antiquité (avec les Églises « nestorienne » de Mésopotamie). Il apparaît clairement que le métropolitain syriaque orthodoxe du Malabar Qūrillos Yūyaqīm, originaire du Tūr 'Abdīn, joua au milieu du xix^e s. un grand rôle dans l'affirmation de liens entre son Église et le siège patriarcal d'Antioche (voir introduction, p. 24-25, et index des noms propres, p. 238, pour les attestations épigraphiques). Il avait été précédé dès le xvii^e s. par plusieurs voyageurs envoyés d'Antioche. Néanmoins, c'est sans doute l'action de Qūrillos Yūyaqīm (et plus généralement sans doute du clergé de son époque) qui d'une certaine manière redonna vigueur à la composante syriaque du christianisme indien ; il est significatif que les inscriptions, pour la plupart, sont postérieures à son épiscopat.

Il faut donc féliciter les auteurs, dont deux sont de plus à l'origine du projet dans son ensemble, pour cet ouvrage fort bien réalisé, premier d'une série qui remplira une lacune regrettable dans les grands *corpus* d'épigraphie sémitique.

Jean-Baptiste YON

WALMSLEY Alan, *Early Islamic Syria, An archaeological assessment (Duckworth Debates in Archaeology)*, Duckworth & Co. Ltd. Londres, 2007, 176 p., 12 figs., ISBN : 978-0-7156-3570-4.

Alan Walmsley nous donne ici un petit ouvrage sur la période omeyyade et la période suivante, publié dans une collection de débats en archéologie. C'est une première ébauche sur le sujet, pour lequel il nous promet un travail plus détaillé à l'avenir. Walmsley est

un archéologue qui a passé l'essentiel de sa carrière à fouiller la période omeyyade en Jordanie. Sans aucun doute, il est l'expert le plus chevronné sur le sujet. Son but est de valoriser l'archéologie de cette période devant un public composé d'archéologues d'autres

6. Le texte palhevi n'est malheureusement pas traduit, alors que l'étude qui le concerne n'est pas facilement consultable. Sa présence en ces lieux en fait un des rares témoignages sur l'Église syriaque médiévale ; le texte syriaque est peut-être plus récent (voir p. 22).

7. Il s'agit dans la plupart des cas de fausses bilingues, puisque les textes dans les différentes langues ne disent pas nécessairement la même chose.

8. Voir pour le judaïsme, la communauté des Beni Israël, dans la région de Bombay, dont l'origine mythique remonte aux débuts de l'ère chrétienne, ou celle dite « de Cochin », dans le Kérala.

9. Seules quelques rares sources comme Cosmas Indicopleustès ou Marco Polo renseignent sur l'existence de communautés chrétiennes au Malabar.